

Le Propagateur

Bulletin bibliographique de la



No 79, Rue St - Jacques
MONTREAL, (Canada)

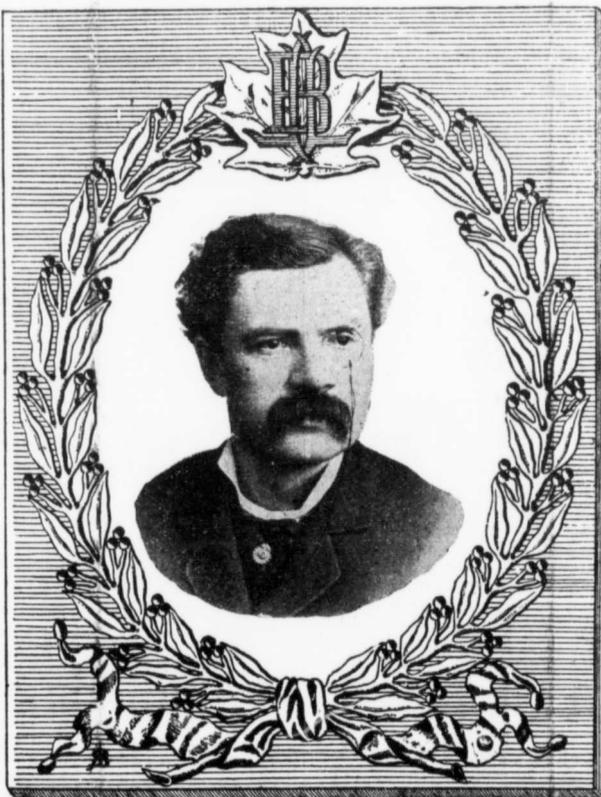
L'aube de 1892 se levait à l'horizon du monde : parmi les premières victimes qui, cette année-là, payèrent leur tribut à la mort, fut Alphonse Lusignan. Il expira le 5 janvier, à 9 heures du matin, avec toutes les consolations de la religion.

Il avait fait sa marque, et ses œuvres qu'il laisse derrière lui, le placent au nombre de nos bons écrivains canadiens. Ceux qui ne l'ont pas connu, peuvent l'apprécier par les lignes que lui consacra Louis Fréchette. Ce qui prouve combien il était aimé, c'est que les principaux écrivains du temps lui dédièrent chacun quelques pages, réunies, formèrent un volume intitulé "A la Mémoire d'Alphonse Lusignan."

Il était né à Saint-Denis, comté de Saint-Hyacinthe, le 7 sept. 1843, d'une famille originaire de Pranzars, dans le Poitou. Il descendait de Jean Miel de Lusignan, du régent de M. de la Valtrie. Le père d'Alphonse était marchand; il prit le fusil avec les patriotes de 1837, fut blessé au combat de Saint-Hyacinthe, et complètement ruiné à la suite de sa participation à la révolte, émigra au Petit Canada, qui devint Saint-Hyacinthe. Entré au collège de la ville naissante, Alphonse Lusignan y fit de brillantes études qu'il termina à l'âge de quinze ans. Sa facilité de travail était telle, que nous ne résumons pas au plaisir d'en citer un exemple. Laissons-lui la parole à lui-même:

Il n'est guère de mes lecteurs du district de Montréal, dit-il, que ne connaissent l'intelligente figure d'Amédée Forget, le greffier du Conseil Exécutif du Nord-Ouest. Elle était plus fine et plus soignée encore que d'ordinaire le jour que, se rappelant un soir de collège, il fit irruption dans mon bureau avec deux de ses amis, anciens élèves comme lui du collège de Sainte-

ALPHONSE LUSIGNAN



Marie de Momoir afin d'apprendre la vérité sur un fait qui l'intriguait, et en même temps faire décider un pari qu'il tenait contre eux.

"— Est-ce vrai, me dit-il avec un petit sourire sceptique, est-ce vrai que tu as appris le grec en quinze jours? Eux disent oui, moi je dis non.

"— Es-tu fou? qu'est-ce que tu me contes là?

"— Je te conte ce que notre professeur de grec, M. Gravel, nous a dit en pleine classe. Comme il trouvait qu'après plusieurs mois nous n'en savions pas long, il nous fit honte en nous disant que tu avais appris la langue en quinze jours, et que, si nous voulions nous livrer sérieusement à son étude, nous pourrions la savoir nous aussi, dans un temps plus long, c'est vrai, mais tout de même assez court.

"— Et vous avez cru cela?

"— Pas moi, dit Forget.

"— Nous avions cru que cela vous était possible, dirent les autres.

"— C'est une bonne blague, repris-je; j'en entends parler pour la première fois, mais voici peut-être ce qui a pu lui donner naissance.

"Le conseil des études du collège de Saint-Hyacinthe avait nommé professeur de grec M. l'abbé Lamarche, le chanoine d'aujourd'hui, qui n'en savait pas un traitre

mot. M. Lamarche apprit aussitôt ses lettres, et nous les montra le lendemain; en sorte qu'il apprenait le grec en même temps que nous, sauf qu'il avait une avance de vingt-quatre heures. Jugez si nous devons faire de rapides progrès, moi surtout qui étais paresseux! Au bout de cinq mois vint la récitation pour le prix de grammaire; je ne savais même pas l'article. J'échouai sur toutes les questions: — Tu me rapporteras ta grammaire, me

ALPHONSE LUSIGNAN. — (A suivre à la page 18).